

MARCO SANTAGATA

PAPA N'ETAIT PAS COMMUNISTE

ROMAN



*Traduit de l'italien
par Daniel BELLUCCI*

I

Armandone¹, moi je ne l'ai jamais vu. J'avais compris que c'était un de ces pauvres, mais je ne me l'imaginais pas comme un pauvre.

Les pauvres, je les connaissais bien. Ils étaient petits, maigres, pliés en deux. Certains marchaient le visage au ras du sol et se tenaient à un bâton plus grand qu'eux. Bien que chacun d'eux eût sa propre tenue – une veste déformée qui arrivait sous les genoux ; une grosse parka militaire qui frottait par terre ; une couverture pour chevaux trouée afin d'y passer la tête et les bras – ils semblaient tous accoutrés de la même manière. Peut-être à cause des sacs en papier qui sortaient de leurs poches et de la ficelle grâce à laquelle tous, ils serraient leurs pantalons. Les vieilles aussi étaient petites et toutes pliées. Elles ne s'habillaient qu'en noir et portaient à leurs pieds dénudés les restes de gros brodequins d'homme, ceux qui, lorsqu'ils étaient encore en bon état, avaient des broquettes en fer sur le dessous. Elles les enlevaient dès qu'elles s'asseyaient sur le banc de la cour, avant même de reprendre leur souffle. La saleté s'était cimentée à leur peau. Leurs pieds étaient si noirs et brillants que, s'il n'y avait pas eu certaines ampoules jaunes, aussi grosses qu'un doigt, on aurait dit qu'ils étaient en bois.

Ça c'était les pauvres normaux. Mais il y avait aussi ceux dont le cou était gonflé à cause de leur goitre : ils venaient de Montecorone, *e' paés d'i gòz*². Et puis il y avait les muets, comme la³ Catirona, qui faisait « ééé... » ce qui voulait dire « merci ». Et les farfelus, comme la Giuàna, qui [...]

¹ L'histoire se passant en Italie, nous laisserons les noms italiens la plupart du temps (sauf pour certaines villes dont les noms sont courants en français).

² Le village des goitres

³ Nous laisserons l'article devant les noms ou prénoms de personnes, selon l'usage populaire italien et français.

[...] Don Pio était vieux, petit et plié en deux comme les vrais pauvres. Du reste, il était très pauvre. Il avait, accroché à son guidon, un panier en osier, dans lequel se trouvaient peut-être ses commissions. Une fois, avant que je sois né, il avait accroché à son guidon un sac rempli de marrons, simplement que celui-ci était troué et don Pio, qui à l'époque était capable de pédaler, alors qu'il descendait vers la côte de Montegarullo, perdait les châtaignes de son sac.

« *Munsgnór, i v' càschen i marón !⁴* » criaient après lui les jeunes du village.

« *A perdî i marón !⁵* »

Mais don Pio, qui n'avait pas bien compris, ne s'arrêtait pas, et agitait sa main en signe de réprimande et disait :

« *Ah, ech ragaztâz, ech ragaztâz !⁶* »

Monseigneur, le vrai, était né à Rocca, mais il voyageait dans le monde entier. C'était l'idole de ma tante. Pas une fois il ne revenait au village sans rendre visite à ma tante : elle le recevait dans sa chambre (comme tout le monde du reste), allongée dans son lit à cause de ses douleurs. Monseigneur était un prélat d'une sensibilité exquise, avec lui il était inutile de feindre une santé qui n'était pas au rendez-vous. C'était une opinion commune qu'il allait bientôt devenir évêque. Il en avait déjà le comportement. Il avait quitté la Curie pour aller en mission en Amérique Latine. Un missionnaire était bien plus qu'un saint homme (les saints hommes ne sont pas toujours capables de se rendre utiles réellement), un missionnaire en Bolivie était comme un colonel en Afrique.

Ce Monseigneur ne me semblait pas si spécial. Je m'attendais à un champion de la foi, un Godefroy de Bouillon, la rouge croix sur sa cuirasse ou, au moins, à un de ces missionnaires barbus, en soutane blanche, qui dans le livre du catéchisme étaient

⁴ Monseigneur, vous perdez vos marrons (double sens en italien, concret : châtaigne, et figuré : glande génitale mâle).

⁵ Vous perdez vos marrons.

⁶ Ah, quels mauvais garçons !

entourés de petits nègres tout noirs. En revanche ce n'était qu'un prêtre comme les autres, qui ne se distinguait que parce qu'il portait des chaussettes violettes.

Monseigneur portait le même nom que ma tante et ma grand-mère. C'était donc des parents éloignés. Eux, les Federici, n'étaient pas une famille quelconque. Ma tante avait un gros livre non relié et sans dos qui racontait l'histoire de tous les villages de la région et des familles qui les avaient rendus illustres. Elle m'en lisait des passages à voix haute. Il était impressionnant d'entendre le nombre d'hôpitaux pour les pauvres, le nombre de chapelles votives que les Federici avaient fondées entre Montese et Monterastello, et le nombre de chanoines et de savants qui portaient leur nom ! Si ces brigands ne les avaient pas arrachées, elle m'aurait aussi lu les deux pages les plus précieuses de ce livre, mais ces brigands qu'elle connaissait les avaient arrachées. Ces voleurs de pages n'avaient pas agi au hasard, ils avaient enlevé ces deux là, et rien que celles-là, parce qu'ils savaient bien que c'était les deux qui comptent, et comment s'ils le savaient qu'il y avait là-dedans la preuve irréfutable, noir sur blanc, de ce que sa mère lui avait dit, c'est-à-dire que les Federici descendaient de Matilde de Canossa, rien de moins que ça ! La première fois que ma tante me fit cette révélation je courus le dire à papa qui, sans faire un pli, confirma :

« Oui, c'est exact, des palefreniers de Matilde de Canossa ».

6

[...] Comme tout le monde je pourrais écrire un gros livre sur la désillusion des premières fois.

La première fois qu'après avoir pleuré et fait un vacarme pas possible, parce que je voulais un cappuccino, oui, un cappuccino, le même cappuccino que boivent les grands (ça s'est passé sur une terrasse à Riccione), que papa et maman disent enfin oui, et que ce con de serveur m'apporte un pot de lait et une goutte de café dans une petite tasse, et

que je découvre que le cappuccino n'est rien d'autre que du café au lait, peu s'en fallut que je me mette à pleurer, au milieu de l'hilarité des grands qui s'y attendaient. J'avais quatre ans.

La première fois qu'on m'a apporté en Hautemontagne, sur la crête mythique, vers la cime jusqu'en haut du Montecimone, à plus de deux mille mètres (trois fois la hauteur de Rocca !). J'étais avec papa et j'avais dix ans.

Avec nous il y avait aussi Pepo. Pepo était le chef des démocrates chrétiens de gauche de toute la région : il était député et avait été ministre. Papa était un de ses proches amis, mais ce n'était pas une amitié d'égal à égal. Pour lui, la parole de Pepo était d'évangile. En le voyant, habillé de manière si négligée, et en l'entendant parler, toujours sa même rengaine exaspérante, qui aurait deviné que Pepo parlait sur un pied d'égalité avec Moro et Fanfani⁷ ? Papa et Pepo voulaient monter sur le Montecimone, sur la Nuda et dans la Valle delle Pozze afin de choisir les endroits les plus adéquats où seraient implantées les remontées mécaniques (qui furent par la suite effectivement construites. Elle s'appelait Valle delle Pozze cette Valdiluce où de temps en temps toi aussi tu vas skier). C'est justement sur ces montagnes que Pepo avait été un célèbre commandant partisan. Il commandait les brigades démocrates chrétiennes, et Armando, le *Camarade armando*, celles communistes. Papa me racontait que Pepo et Armando avaient même fondé une république, la République de Montefiorino. Je cherchais dans son apparence quelque chose qui pouvait correspondre à l'image d'un guerrier fondateur de républiques, mais en vain. Je le croyais par conviction, toutefois je ne cessais de l'épier en espérant saisir un signe.

⁷ Aldo Moro (1916-1978) a été un homme politique italien de tout premier ordre entre 1946 et 1978. C'était le président de la DC et il a été cinq fois président du conseil des ministres (équivalent du premier ministre en France) et de nombreuses fois ministre, c'était plutôt un démocrate chrétien de «gauche».

Amintore Fanfani (1908-1999), lui aussi a été un homme politique italien de tout premier ordre. Fasciste dans les années trente, il a été ensuite l'un des chefs de la DC italienne. Six fois président du conseil des ministres, maintes fois ministre en tous genres, sénateur à vie et j'en passe.

Moro et Fanfani ont fait partie de la commission qui a rédigé la constitution italienne.

Le soir précédant l'excursion nous dormîmes à Sestola, dans la villa d'un industriel de Modène. C'était la première fois que je voyais la maison d'un riche. Plus que toute autre merveille, ce qui m'impressionna fut qu'à côté de chaque chambre il y avait une salle de bain avec une grande baignoire et des serviettes parfumées. Mais je ne me lavai pas dans la baignoire, parce que cela me semblait mal élevé de salir.

Mon cher Andrea, peut-être es-tu en train de te demander pourquoi je te parle si fréquemment de chiottes, cabinets et salles de bain. Et bien, à chaque époque ses symboles sociaux. Au village, après que le système de distribution d'eau fut achevé, pendant au moins quelques années personne ne pouvait entrer chez quelqu'un, sans que celui-ci, avant toute chose, lui fit admirer sa salle de bain qui venait d'être terminée. Derrière maman qui rendait visite à des parents et à des amies, j'ai exploré des dizaines et des dizaines de salles de bains qui sentaient encore la peinture fraîche. Et j'ai assisté à des discussions entre ceux qui retenaient que, pour l'esthétique, les carreaux de faïence devaient arriver jusqu'au plafond et d'autres qui, au contraire, pensaient qu'il était plus hygiénique de les arrêter à mi-hauteur afin de laisser respirer la moitié supérieure du mur.

7

[...] Au XIX^{ème} siècle on disait qu'il faut trois générations pour que d'un paysan naisse un bourgeois. C'est pour ça que, mon cher petit, même si d'ici peu tu seras le premier ingénieur de notre famille, tu n'as rien de nouveau. Tu n'es que le dernier morceau d'écorce qui se détache du vieux tronc. Tu es lié par le fil de notre mémoire. Un fil très fin, mais résistant comme le sont les souvenirs d'un enfant. Ne serait-ce pas pour donner un peu d'épaisseur à certaines ombres des années de ton enfance que tu me poses des questions sur ton grand-père, sur ce que pensait et faisait ton grand-père en politique ? C'est une histoire qui n'appartient qu'à toi, que tu ne peux même pas partager avec ton frère. Ses dix ans réservent à Alessandro un futur différent. Avec lui le paysan est vraiment mort. Tu ne dois pas l'envier. Qu'il faille trois

générations pour tuer un paysan, c'est une chose qui se disait en France. Personne ne sait ce qui peut naître en Italie, après trois générations.

[...]. Berto ne m'a jamais dit qu'il était mon oncle (c'est-à-dire l'oncle de papa, mon oncle donc, comme tante Emilia était ma tante) et personne ne m'a jamais dit que j'étais un parent de Berto. Pour moi Berto était un homme du peuple au service de ma tante. Un point c'est tout. Quand Berto n'était pas disponible ma tante appelait Terzo. Terzo ressemblait à Berto comme une goutte d'eau et il connaissait par cœur la *Divine Comédie*⁸. Personne ne m'a jamais dit que Terzo était le frère de Berto. Et si Terzo ne pouvait pas non plus, et si elle ne pouvait vraiment pas faire autrement, ma tante appelait Cesco. Cesco était le plus jeune frère de Berto et de Terzo : tous trois étaient les frères de grand-mère Armida. Quand l'ai-je su ? Un petit peu à la fois, en mettant ensemble certains indices et des bouts d'informations, sûrement lorsque j'étais déjà adulte. C'est ainsi que j'ai compris que la passion de ma grand-mère pour les romans et les films (elle m'emmena voir *Autant en emporte le vent* dans le vieux cinéma qui fut ensuite démoli) n'avait d'égale que celle de ses frères charretiers pour les poèmes épiques. Et ultime surprise : le chauffeur de taxi Achille était l'un des frères de Gianón, c'était donc aussi l'un de mes oncles.

(Petite parenthèse : je ne sais si tu te souviens de la route qui descendait de la maison de mes grands-parents de manière abrupte jusqu'au village. Quand on l'a goudronnée, on craignait que sa pente fût trop dangereuse pour les automobiles. Personne n'avait pensé aux chevaux : alors il ne restait plus que celui de Cesco. On aurait dû y penser, vu que le dernier cheval de Cesco est mort en sortant, charrette et chargement

⁸ Œuvre majeure de Dante Alighieri (1265-1321) dans laquelle il relate son voyage initiatique à travers l'enfer, le purgatoire et le paradis (écrite probablement de 1307 à 1321). C'est en grande partie grâce à cette œuvre que la langue italienne a été fondée. *La divine comédie* de Dante est «le plus beau texte du Moyen Age. Une extraordinaire somme poétique. Tout le trésor de l'art médiéval semble s'y être condensé» J. Le Goff.

compris, du dernier virage de cette descente et en s'écrasant sur la départementale située juste en dessous.)
[...]

9

En mai 68 pour la première fois, j'exerçai mon droit de vote.

J'étais étudiant à l'Université de Pavie. L'année précédente la contestation étudiante avait éclaté. En 68, elle connaissait son apogée. En l'espace de quelques mois, de démocrate chrétien (de gauche) que j'étais, j'étais devenu matérialiste et révolutionnaire. Je regardais la petite politique de papa qui se définissait de gauche tout en étant à l'intérieur de la DC avec une certaine suffisance.

J'étudiais à Pavie, mais ma résidence était encore à Modène : c'est donc là que j'allai voter. Vers le soir, en voiture nous nous rendîmes au bureau de vote : papa, maman et moi. Dès que nous fûmes sortis maman, exactement ce à quoi je m'attendais, me demanda pour qui j'avais voté.

« Psiup⁹ » répondis-je sèchement.

Le PSIUP était un parti d'extrême gauche dont les historiens rappelleraient surtout les torts qu'il causa au PCI par son retentissant échec aux élections de 1972¹⁰.

Ma réponse expéditive signifiait que cela ne valait pas la peine que je perde mon temps en discutant avec elle. Maman savait depuis longtemps que mon vote serait différent du sien, toutefois elle réagit à ce qui n'était pour elle qu'une confirmation, comme si cela avait été une douloureuse surprise. Tout était prévisible, naturellement, sa fausse surprise et ses lamentations qui suivirent aussi :

« Comme tu as changé en si peu de temps ! Cette sacrée université te mène à ta perte, il aurait mieux valu que tu n'y sois jamais allé... »

⁹ Partito Socialista Italiano di Unità Proletaria (1964-1972) né de la scission gauche du PSI.

¹⁰ Résultats des élections de 7 et 8 mai 1972 (en pourcentage). Pour la chambre des députés : DC 38.7, PCI 27.2, PSI 9.6, MSI 8.7, PSDI 5.1, PLI 3.9, PRI 2.9, PSIUP 1.9. Pour le sénat : DC 38, PCI-PSIUP 28.1, PSI 10.7, MSI 9.1, PSDI 5.4, PLI 4.4, PRI 3.

Elle ne pensait certes pas me faire changer d'avis. C'était simplement son devoir de me le dire, une sorte de témoignage pour les générations futures : prenez note que je l'avais dit.

Je laissais maman se défouler et regardais papa qui ne disait mot. Maman avait déjà mis fin à ses lamentations depuis quelques bonnes minutes et papa continuait à se montrer tout à fait indifférent à ma déclaration de vote. Le temps qui venait de passer me semblait vraiment très long : nous étions déjà revenus à la voiture et papa n'avait toujours rien dit. Ce ne fut qu'à bord de la voiture qu'il rompit enfin ce silence :

« Psiup, hein !? Mais alors t'as vraiment peur des communistes ! »

Il l'avait dit sur un ton amusé qui se voulait moqueur. En réalité il était méprisant. Il n'y avait aucune condescendance : tout au plus, un soupçon d'amertume.

Moins de deux ans après, papa quittait la Démocratie Chrétienne.[...]

Tu te souviens, Andrea, la dernière fois que nous avons dîné ensemble, tu m'as demandé de manière soudaine :

« Mais pourquoi grand-père était devenu communiste ? »

« Parce que c'était un homme honnête » je t'ai répondu sur le moment. J'ai tout de suite compris que ma réponse ne t'a pas plu, mais je ne me sentais pas prêt, et c'est pour ça que j'ai changé de sujet. Tu sais, cette question, je ne me l'étais jamais posée. Pourquoi papa était-il devenu communiste ? Peut-être te demandes-tu pourquoi le soleil brille dans le ciel ou pourquoi après l'hiver vient le printemps ? Moi je ne pouvais vraiment pas, et je ne peux toujours pas, imaginer une histoire de mon père différente de celle qui a été. Que papa fût « communiste », comme tu le dis, est une situation de fait, de celles qui sont immuables.

Ma réponse ne t'avait pas plu, pourtant, après y avoir réfléchi, je te répondrais de la même manière. L'honnêteté politique de papa fut de toujours rester fidèle à ses rêves de jeunesse. Parce qu'effectivement papa était un philosophe paysan, de ceux que seule l'Italie de l'après-guerre pouvait produire, mais un philosophe qui revêtait de bon sens, voire de pessimisme rationnel, un noyau incandescent d'utopie.

[...]

Le seul riche de la famille c'était oncle Ovidio. Il avait épousé une femme de Ferrare qui lui avait apporté en dot quarante hectares de bonne terre dans la plaine, une villa avec sa petite tour et une fromagerie. Elle avait dû lui apporter une véritable fortune aussi (« de beaux gros sous » disait grand-mère Rachele en faisant claquer sa langue), vu qu'il s'était acheté, ou fait construire, une fabrique de lunettes. La femme de mon oncle était bourrue et parlait avec une grosse voix d'homme. Elle s'appelait Maria Antonietta, mais ma tante et ma grand-mère l'appelaient Antunion Marión¹¹. Ils n'avaient qu'une fille, Roberta, qui me semblait très belle. A Pâques ils nous rendaient visite au village. Ils apportaient des œufs en chocolat enveloppés de papier multicolore. Les boutiques du village ne vendaient pas d'œufs en chocolat.

Mon oncle possédait une grosse automobile, une Mille quatre cents¹², de couleur verte.

Papa avait une *Lambretta*. Une de celles qui n'étaient pas encore carénées, le dernier type de l'ancien modèle, celui avec les grandes roues et le démarrage au kick. La *Lambretta* était plus stable que la *Vespa*, qui penchait du côté du moteur. Et dans la montagne elle poussait fort et ne s'arrêtait jamais. Le *Galletto*¹³ de *Guzzi*, par exemple, surchauffait et tous les deux kilomètres il fallait s'arrêter pour le laisser refroidir. Sur notre *Lambretta*, en montant par le sentier des chasseurs alpins, nous sommes arrivés jusqu'au sommet de *Montacuto* sans aucun problème, alors que le *Galletto* jaune de l'ami de papa s'est arrêté à mi-chemin. Nous montions à trois sur notre *Lambretta* : maman derrière, assise en amazone, papa au milieu et moi debout sur le plancher, entre ses jambes. Il y avait encore de la place pour le panier à provisions et la serviette de papa. Papa s'est toujours déplacé avec sa serviette, même lorsqu'il était en vacances.

[...]

¹¹ Nom moqueur d'homme.



[...]

L'ingénieur était riche. L'ingénieur dont je parle n'était pas l'*inzniér di sintêr*¹⁴. Celui-ci était souvent convoqué par ma tante. Il arrivait sur sa moto *Benelli* noire (Florindo chantait derrière lui à tue-tête : « j'ai su que tu sucés des queues, la moto *Benelli* je la garde pour moi » ; ce fut la seule fois que tante Emilia me gifla, lorsque je courus, tout joyeux, dans sa chambre à coucher en chantant : « j'ai su que tu sucés des queues »). Sur sa moto il avait une longue-vue munie d'un trépied. L'«ingénieur des sentiers» était convoqué pour des questions de bornes. Les bornes étaient de grosses pierres placées dans les champs pour en indiquer leurs limites. Il arrivait qu'en labourant les tracteurs les déplacent. Alors il fallait les remettre exactement au même endroit. Et souvent cela créait des problèmes. Ma tante était convaincue que ses voisins déplaçaient chaque année les bornes à leur avantage. Ses voisins, c'était nous. C'est pour ça qu'elle convoquait l'ingénieur. Papa essayait de lui expliquer qu'il n'y avait pas besoin d'ingénieur parce que les plans cadastraux existaient, que personne ne pouvait prendre son terrain, que l'Etat garantissait ses droits. De l'Etat, ma tante ne voulait même pas en entendre parler. Selon elle il était inconcevable que l'Etat pût mettre son nez dans sa terre. Elle n'était même pas effleurée par l'idée qu'il y eût des permis à demander et des lois à respecter : sur la terre de sa mère et de sa grand-mère elle construisait, démolissait ou vendait comme bon lui semblait.

L'ingénieur dont je parle, vivait quant à lui, à Bologne, et il possédait près de Rocca une ancienne villa, rose, dont les plafonds, disait-on, étaient décorés de fresques. A son égard et à celui de sa famille, les femmes de notre maison adoptaient une attitude peu claire. Il faut bien reconnaître que cet ingénieur était riche et que c'était une personne comme il faut, et que sa dame était très pieuse et faisait tout le bien qu'elle pouvait autour d'elle. Mais, si on excepte cette chère dame, lui et ses enfants étaient assez étranges. On ne disait pas qu'ils étaient fous, mais bon. Pour moi c'était incompréhensible qu'un riche comme lui vînt au village dans une voiture si vieille et ridicule. C'était une

¹⁴ L'ingénieur des sentiers.

*Balilla*¹⁵ cabriolet d'avant-guerre, à deux places, rouge flamboyant, ses roues étaient apparentes, leurs moyeux proéminents étaient reliés par leurs rayons aux jantes en bois. Toutefois je n'ai jamais entendu personne dire qu'il était avare : l'opinion la plus répandue était qu'il était extravagant. Mais ce n'était pas un défaut, parce qu'être extravagant est une prérogative des riches.

[...]

Au village aussi Ravagnani était célèbre.

« *A pègh da bòver a tót*¹⁶ » disait le joueur qui avait perdu au billard¹⁷.

« Bravo Ravagnani ! » répondaient en chœur les clients du *Bar trieste*.

Une fois Cinéva arriva de Bologne sur une motocyclette rouge flamboyante neuve. Alors qu'il accélérât comme un fou au point mort, les amis sortaient du bar et criaient d'un côté à l'autre de la route :

« *Madosca, l'è arivà ravagnèn !*¹⁸ »

Je ne sais si le comte Ravagnani est encore vivant. Sa villa est toujours là. Les sapins sont devenus plus hauts et plus noirs et la cachent entièrement. L'herbe a recouvert tout l'escalier. En passant en voiture plus personne ne s'aperçoit que là-haut il y a une villa en pierres.

¹⁵ Modèle Fiat construit entre 1932 et 1937.



¹⁶ C'est ma tournée.

¹⁷ Le texte italien précise un jeu particulier de billard appelé en Italie *la goriziana*.

¹⁸ Mon dieu, Ravagnani est arrivé !

INDEX

Chapitre 1	p.7
Chapitre 2	p.14
Chapitre 3	p.40
Chapitre 4	p.54
Chapitre 5	p.68
Chapitre 6	p.75
Chapitre 7	p.83
Chapitre 8	p.90
Chapitre 9	p.96
Chapitre 10	p.106
Chapitre 11	p.115
Chapitre 12	p.124
Chapitre 13	p.129

Marco SANTAGATA

Professeur Universitaire, écrivain et critique italien né à Zocca (MO) en 1947.

Il est traduit ici par Daniel BELLUCCI, fils de couturière émilienne humaniste.

TRADUCTION FRANÇAISE INÉDITE